

Je suis heureux que le premier paragraphe du discours sur lequel je dois attirer l'attention, est celui qui reconnaît qu'une bienveillante Providence a veillé sur notre pays, durant l'année dernière, et accordé au laboureur une abondante moisson. La Providence de Dieu a souri à la prévoyance de l'homme dont les efforts ont été ainsi couronnés de succès. Ce résultat a été signalé surtout dans l'agriculture ; mais nous devons être reconnaissants de ce qu'il n'a pas été restreint à cela seulement. Nous devons nous réjouir aussi du développement toujours croissant et de l'activité du commerce et de l'industrie. Je sais, monsieur l'Orateur, que cette prospérité n'a pas atteint les proportions que certaines personnes semblaient attendre. Je sais que l'honorable chef de l'administration et ses collègues ont eu à subir des reproches parce que cette prospérité n'a pas atteint le développement que leurs accusateurs et censeurs prétendaient avoir été annoncé. Mais il y a des preuves abondantes que le flot a monté, et les personnes qui ont lu l'*Histoire d'Angleterre*, par Macaulay, se rappellent la comparaison qu'il emploie pour expliquer la marche de la civilisation : il la compare à la marée dont le flot monte et avance tout en paraissant, au premier coup d'œil, se retirer par moments, mais dont chaque nouvelle vague atteint un point plus élevé sur la côte. Cette comparaison s'applique bien, selon moi, à notre position actuelle et au progrès que fait, en ce moment notre pays.

Mais, monsieur l'Orateur, au moment où nous pouvons nous féliciter des avantages que nous possédons et du degré de prospérité que le Ciel nous accorde, combien il est pénible de songer que d'autres parties de l'empire britannique ont souffert la détresse ! En Angleterre même, le siège et le centre de ce vaste empire, la récolte a manqué l'année dernière et dans des saisons précédentes. Mais c'est surtout l'Irlande, patrie de cette noble race qui a si généreusement contribué à la gloire de l'empire, qui lui a fourni des soldats et des généraux vaillants pour soutenir ses batailles, des hommes d'état éloquents qui font l'honneur de ses grandes assemblées délibérantes ; ce pays qui a tant fait pour la colonisation des possessions anglaises—ce pays où, je présume, vivaient les ancêtres de plusieurs députés à cette Chambre et ceux de centaines de

mille de Canadiens, c'est l'Irlande qui nous fait entendre, à travers l'océan, un cri de détresse, et je suis sûr que tous les membres de cette assemblée répondront, avec pleine générosité et largesse, à la recommandation que nous fait Son Excellence de nous occuper des moyens à prendre pour fournir notre quote part aux secours dont cette malheureuse population a tant besoin. Et si l'on veut bien me permettre de formuler ici une idée que je n'ai pas, le premier, mise en avant, je demanderai s'il est un meilleur moyen de manifester notre sympathie que d'offrir des contributions en produits. Grâce à la Providence, nos granges sont pleines ; pourquoi ne pas envoyer par nos voies ferrées qui aboutissent aux côtes de l'océan, une partie de notre surplus, puisque, dans nos ports de mer, des navires nous appartenant sont prêts à transporter ces produits en Irlande ? Je suis sûr que la vue du drapeau canadien flottant dans les ports de l'Irlande, créera un enthousiasme de reconnaissance que de simples contributions en argent ne provoqueront jamais.

C'est le moment de mentionner un autre paragraphe du discours de Son Excellence qui a trait à la détresse dont souffrent les sauvages du Nord-Ouest. Nul doute que la Chambre approuvera volontiers le gouvernement qui a dépensé d'urgence une somme considérable pour empêcher ces indigènes de mourir de faim.

Tout en félicitant les ministres des moyens qu'ils ont adoptés pour fixer les sauvages dans le pays et les former à certaines industries, nous espérons que ces territoires seront colonisés par une population toute différente. Dans le cours de l'année dernière, des émigrants venus d'Europe, de colonies plus anciennes et des Etats-Unis, se sont fixés, en grand nombre au Nord-Ouest. Le fait que l'immigration des Etats-Unis a été si considérable prouve, d'une manière frappante, combien cette partie du Canada offre d'avantages. Sur 8,000 colons qui s'y sont rendus, en vertu d'un arrangement conclu par une personne qui transportait les immigrants, on dit que 2,000, soit un quart du total, venaient des Etats-Unis d'Amérique. Si ces chiffres sont exacts, ils fournissent un rude commentaire des observations qui ont été faites, durant la dernière session, au sujet des avantages relatifs de ce territoire comparés à ceux que peuvent offrir les territoires qui se trouvent vis-à-vis, de